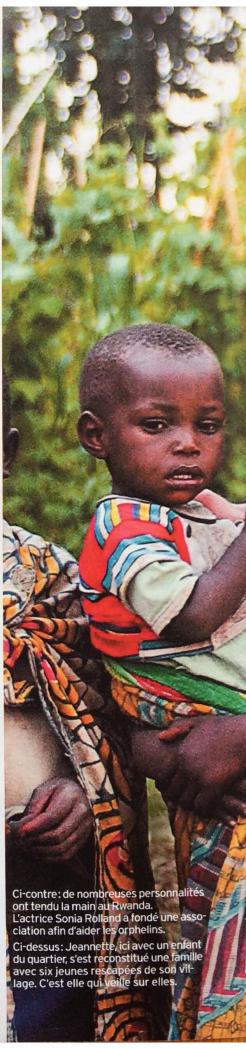


Les enfants parents du Rwanda

En 1994, le génocide des Tutsis fait près de 1 million de victimes, et 3 millions d'orphelins. Les aînés doivent alors élever les plus jeunes. Nous avons retrouvé ces familles reconstruites, soudées à jamais. Par Emmanuelle Eyles. Photos Grégoire Korganow.

ean-Baptiste, 25 ans, a une balafre qui court de son menton jusqu'à son oreille. Elle date de 1994, lorsque son copain de classe hutu, alors âgé de 13 ans comme lui, a essayé de le décapiter. «C'est de l'histoire ancienne, raconte doucement Jean-Baptiste en préparant le petit-déjeuner de ses quatre frères et sœurs qui ont entre 14 et 23 ans. Après le génocide, je voulais m'enrôler dans l'armée, venger mes parents découpés à la machette sous mes yeux, cracher ma haine. Aujourd'hui, j'ai décidé de pardonner et de me battre pour me construire et protéger la famille qu'il me reste. Il m'arrive encore de croiser celui qui a voulu me tuer, et c'est lui qui est gêné. Je lui ai dit que je lui pardonnais, mais il ne peut plus rester avec moi, c'est devenu intenable pour lui.







Les aînés n'hésitent pas à se sacrifier pour que les cadets aillent à l'école

▶ Il y a un vrai malaise: les 3 millions d'orphelins tutsis du génocide vont tous les jours à l'école et à l'université avec les enfants des meurtriers de leurs parents.» A l'instar de Jean-Baptiste, 86000 orphelins sont aujourd'hui chefs de famille au Rwanda. Miraculés du génocide, ils ont vu leurs voisins, leurs professeurs et «amis» hutus mutiler, torturer, violer et découper leurs proches. Ils n'ont bénéficié d'aucune aide psychologique ou psychiatrique, car le gouvernement n'alloue que 5 % des maigres recettes du pays aux rescapés du génocide.

Tout comme Jean-Baptiste, des milliers de jeunes «chefs de famille», mûrs bien avant l'âge, s'efforcent de subvenir aux besoins des plus jeunes. Ils n'hésitent pas à se sacrifier, enchaînant les petits boulots pour permettre aux cadets d'aller à l'école puis à l'université.

Les orphelins de la capitale ont plus de chance que les autres, car l'Etat leur a fait construire des petites maisons en ciment dans lesquelles, sans adultes, ils réinventent des codes, des règles de vie. Ils habitent tous ensemble à l'est de Kigali, dans le quartier de Kimironko.

RESCAPÉS DES MACHETTES

Je suis fier de mes frères et sœurs, raconte Jean-Baptiste: ils vont tous à l'école ou à l'université et obtiennent de bons résultats. Je veux que leur quotidien soit le plus normal possible: Yvan, qui n'a que 15 ans, ne doit pas savoir combien il m'est difficile de mettre de la nourriture sur la table et de trouver du travail. Cela le découragerait. Il est tellement bon à l'école qu'il aide toute sa classe. Il se souvient à peine de ses parents et je ne veux pas qu'il ressente le moindre manque. »

Jean-Baptiste vient de perdre un petit boulot, et l'anxiété le ronge. Il lève les yeux vers la photo de ses parents accrochée au mur du salon et attend que ses frères et sœurs aient quitté la pièce pour confier: «Il me reste suffisamment de riz et de pommes de terre pour tenir un mois, mais il faut que je trouve un autre emploi d'urgence. Je peux tout faire, transporter du sable à la brouette vers des chantiers, vendre des fruits sur le marché, faire le taxi-vélo... Tout est bon à prendre.»

A quelques rues de là, la belle Jeannette, chef de ménage d'une maisonnée de sept filles, apporte du savon et des bougies à la maison. Son premier geste en entrant est d'allumer la grande radio qui trône dans le salon pratiquement vide. «C'est le poste de mon père, dit-elle doucement. Mon amie Sonia l'a récupéré, ainsi que la table basse et le canapé, dans la maison de celui qui a massacré ma famille. » Le regard de la jeune femme se voile quand elle évoque le massacre auquel elle a assisté, blottie sous un lit: « Ils m'ont laissé la vie sauve car ils disaient que j'étais un beau spécimen tutsi qu'ils pourraient montrer à leurs enfants. Ils ont brisé les corps de mes frères et sœurs cadets, dont le dernier n'avait que 3 mois, et tué mes parents. Je me suis enfuie chez une tante, mais

mcreportage

▶ là-bas, tout le monde était "machetté", sauf une cousine âgée de 3 ans. Je l'ai prise sur mon dos et j'ai résisté à la mort pour la sauver. Sans elle, je me serais laissée mourir, j'étais devenue insensible, comme déjà morte.

«Nous sommes arrivées dans un champ avec des centaines d'autres Tutsis, poursuit Jeannette. Le champ a rapidement été encerclé de tueurs armés de gourdins et de machettes qui chantaient et hurlaient. Ils ont tué tout le monde, sauf moi et ma cousine, toujours sur mon dos. Nous étions terrées sous les corps, recouvertes de sang. Nous n'avons pas bronché, même quand ils sont revenus vider nos poches. Ma cousine a été admirable, elle suçait son pouce les yeux fermés, on est restées là trois jours sans oser bouger. »

Les orphelins partagent tout: vivres, espoirs, cauchemars... et préfèrent dormir à plusieurs dans un même lit.

«Quand on est tous ensemble, on rit, et la vie paraît possible.»

Aujourd'hui, la petite grandit en Belgique, et Jeannette, restée seule, s'est improvisé une famille de six jeunes sœurs, six orphelines de son village qu'elle a retrouvées après les massacres.

LA JUSTICE COMME IDÉAL

es orphelins du quartier de Kimironko ont l'habitude de tout partager: angoisses, fantômes, cauchemars, nourriture, etc. Régine, l'une des « sœurs » de Jeannette, raconte en souriant: « Dès que quelqu'un est malade, on se cotise pour les médicaments, on se prête du riz. S'il y a des offres d'emploi à la radio, on se prévient les uns les autres. Quand on est tous ensemble, on blague, on rit, et la vie paraît possible. Quand la tristesse tombe, chacun s'isole quelque part pour

pleurer et essayer de dormir. A la moindre contrariété ou malchance, les blessures s'ouvrent à nouveau et les souvenirs remontent comme si tout cela datait d'hier. »

Régine est de celles qui ont souvent le cœur lourd, sa douceur et sa beauté rendent plus poignante encore la détresse qu'elle s'efforce de dissimuler. Les yeux toujours baissés, elle se sent coupable d'avoir sauvé sa peau, d'avoir choisi la vie. Elle rêve de devenir juriste et de changer la justice. Elle rêve d'être un jour fière de sa vie.

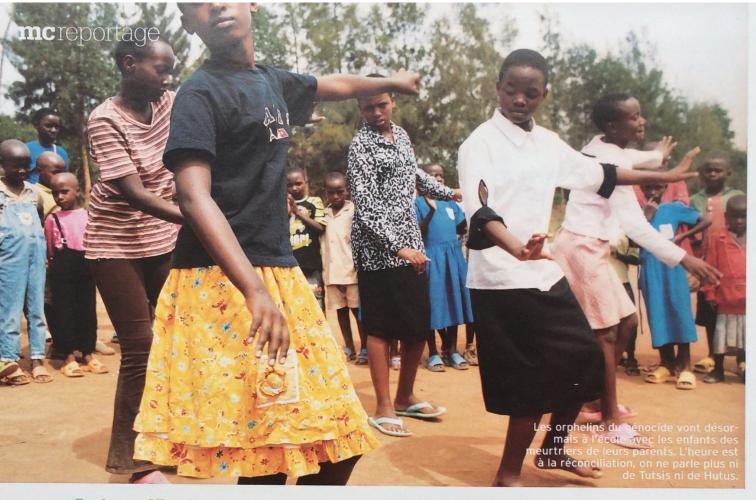
Sonia, une autre «sœur» de Jeannette, a reçu la visite du tueur de sa famille avant qu'il aille en prison. Il lui a demandé pardon et elle a accepté sans hésiter. « Je vais mieux depuis ce jour, car je ne vis plus dans la haine, dit-elle avec dignité. Je veux être heureuse, rattraper le temps perdu à l'école et devenir journaliste pour raconter au monde entier l'histoire de mon pays. Grâce à Jeannette, je vais aujourd'hui en classe, alors qu'avant le génocide, j'étais la bonne de sa tante, et j'étais pratiquement illettrée. » A peine Sonia a-t-elle fini sa phrase que le silence s'installe dans la rue autour d'elle; seuls les enfants voisins continuent de babiller. Elle lève la tête et son visage se fige comme celui des autres: au bout de la route principale surgit un convoi de prisonniers qui reviennent d'un chantier. Chaperonnés par un garde et vêtus de rose, ils sont juchés sur un camion et sourient de toutes leurs dents. «Ce sont des génocidaires », souffle alors une fillette.

Jeannette se prépare pour aller à ses cours du soir en gestion et comptabilité. En ce moment, personne n'a d'emploi parmi les sept filles. Les réserves de riz et de fèves, données par une organisation humanitaire, commencent à baisser. Les distributions des ONG étant irrégulières et imprévisibles, il est urgent que l'une d'entre elles trouve du travail.

Tandis que la lumière s'adoucit et que la fumée des braseros fait monter des voiles dans la vallée bleue, Jeannette rassemble ses cahiers, sa carte d'étudiante et ses stylos. L'odeur du maïs des braseros vient lui chatouiller l'estomac, mais elle marche vaillamment vers son arrêt de bus tandis que les oiseaux entonnent leur concert du soir.

Le lendemain matin, Bernard, qui s'occupe de sept frères et sœurs, nous reçoit fièrement dans son bureau. Il est le gérant de la Banque populaire de Kigali, et sur un plumier en bois, on peut lire: «Courage, mon frère!» Bernard, à la différence de la majorité des orphelins, a pu retrouver les corps de ses parents. «Je les ai cherchés pendant de nombreuses années. J'étais taraudé par le chagrin de n'avoir pas pu les inhumer, et j'ai réussi à les localiser lors de la fouille d'une fosse commune. Je vais mieux, maintenant, même si la guérison est un processus qui ne finit jamais.»

A 27 ans, Bernard a déjà la maturité d'un père de famille. Selon lui, les études sont la planche de salut des orphelins. « Après le massacre des miens, je suis devenu jaloux de tous ceux qui avaient encore des parents et une maison. Ma famille en possédait »



«Aujourd'hui, nous devons vivre les uns avec les autres. Nous n'avons pas le choix. Il faut avancer.»

▶ quatre, et tout est parti en fumée. Je ne ferai jamais revenir mes parents, mais je veux honorer leur mémoire et retrouver la vie qu'ils m'avaient donnée. Moi qui étais gâté et fainéant, j'ai aujourd'hui la rage de réussir!»

NOUVELLE GÉNÉRATION

alheureusement, tous n'ont pas la possibilité de suivre des études, et 45 % des orphelins, traumatisés par les massacres, ont décroché de l'école à jamais. Ils survivent comme ils peuvent et s'échinent à la tâche. Goretti, par exemple, jeune femme de 24 ans et en charge de quatre adolescents, vend des bananes chaque jour depuis six ans sur le marché de Kimironko. Elle achète en gros des régimes de bananes qu'elle charge ensuite sur une brouette. Elle gagne 0,01 € par kilo de bananes vendu et quitte le marché tous les soirs à 18h30.

«Le courage de ces chefs de ménage est immense, remarque gravement Naasson Munyandamutsa, psychiatre rwandais, auteur d'une thèse sur l'observation clinique d'adolescents survivants. Ils s'efforcent de donner un sens à leur vie en aidant les plus jeunes qu'eux, au risque de s'oublier eux-mêmes. Certains sont susceptibles de s'effondrer, car ils ne se confrontent pas à leurs propres besoins. Je me souviens d'une jeune fille qui faisait toujours le même cauchemar et souffrait de terribles migraines: elle rêvait qu'elle portait sur la tête un panier contenant trois personnes dont elle ne voyait pas les visages. Ce panier était si lourd qu'il lui broyait la tête et le cou, mais elle n'osait pas le poser. Et autour d'elle, les gens vaquaient à leurs occupations, comme si elle n'existait pas. »

Aujourd'hui, le Rwanda panse ses plaies. La politique de «réconciliation nationale» du gouvernement de Paul Kagamé se fonde sur l'abandon de toute référence à une identité ethnique. Des tribunaux traditionnels, appelés « gacacas », s'efforcent de traiter les centaines de milliers de dossiers en cours, car il faudrait plus de cent ans pour traiter l'ensemble des suspects en appliquant la justice classique.

Lors de ces procès, les accusés avouent leurs crimes et demandent pardon devant l'assemblée de leur village. Depuis 2003, 60000 prisonniers ont été remis en liberté, définitive ou conditionnelle. « Nous devons tous vivre ensemble maintenant, souffle Jeannette. Nous n'avons pas le choix, il faut avancer.» Aujourd'hui est un grand jour car Jeannette aide sa cousine Thacienne à choisir une robe de mariée, une parure et des chaussures. La semaine prochaine, Thacienne aura quitté la maison pour fonder son propre nid, lancer une nouvelle génération. Songeuse, Jeannette confie: «Quand mes petites sœurs seront à l'université, je veux moi aussi me marier. J'ai besoin de retrouver, avec un mari et des enfants, tout ce que je n'ai pas pu vivre avec mes parents.»